



**HAL**  
open science

## La violence sociale est-elle une violence masculine

Sylvie Ayrat, Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Sylvie Ayrat, Yves Raibaud. La violence sociale est-elle une violence masculine. 2011, pp.7. halshs-00642001

**HAL Id: halshs-00642001**

**<https://shs.hal.science/halshs-00642001>**

Submitted on 17 Nov 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La violence sociale est-elle une violence masculine ?<sup>1</sup>

En France, 88% des personnes mises en cause par la justice sont des hommes, 94 % des actes violents, agressions, meurtres sont le fait des hommes, 83 % des conducteurs impliqués dans la délinquance routière sont des hommes. Sur 192 décès enregistrés suite à des violences conjugales, 166 sont causés par des hommes... Quelles explications peut-on donner de ce phénomène ? Mais en cherche-t-on vraiment ? Dans deux recherches où cette asymétrie sexuée apparaît de façon flagrante, nous avons interrogé des professionnel.le.s de l'éducation, de l'animation sociale ou de l'action culturelle et constaté qu'ils-elles en proposaient sensiblement les mêmes interprétations, étayées par des connaissances diffuses « tenues pour acquises ».

La première recherche porte sur les sanctions au collège : 80% d'entre elles concernent des garçons, plus de 90% s'il y a dégradations ou violences sur autrui. L'étude, portant sur 6000 sanctions, a été complétée par des entretiens incitant les enseignant.e.s et autres personnels des établissements concernés à expliquer le déséquilibre sexué. La deuxième recherche porte sur les politiques publiques de prévention s'appuyant sur les cultures et sports urbains (rock, rap, skate, bmx ou street basket). Les équipements de quartier qui encouragent ces activités (lieux de répétition, skates parcs, citystades) sont sensés canaliser la violence des jeunes. Le fait que ces équipements soient occupés exclusivement par des jeunes garçons est complètement ignoré.

Comment les personnes enquêtées justifient-elles la surreprésentation masculine que révèlent ces enquêtes ? Pour certaines, ce serait « la faute aux gènes et aux hormones » : hormones mâles augmentant l'agressivité naturelle des hommes, maturité moindre chez les garçons, liée à une puberté plus tardive, détermination historique inscrite dans les gènes, rôles sexués induits par la différence entre organes génitaux masculins et féminins... Pour d'autres, ce serait surtout une « question de culture » : les différences hommes/femmes seraient particulièrement sensibles au sein des populations étrangères ou issues de l'immigration, à cause, notamment, des cultures ethniques ou religieuses. Une autre réaction, très fréquente, est le déni : peut-on se fier aux statistiques ? N'y a-t-il pas de plus en plus de filles violentes, indisciplinées ou délinquantes, de plus en plus de femmes dans le rock, le rap, la boxe ?

La violence sociale est-elle essentiellement une violence masculine ? Les personnes à qui l'on pose la question répondent par des explications ou des réfutations récurrentes. La première explication tend à « naturaliser » les comportements incriminés : les différences entre hommes et femmes seraient naturelles, comme en « attestent » la biologie, la neurobiologie, la psychologie etc. Hommes et femmes auraient, de façon immémoriale, des fonctions différentes dans une « société » perçue comme un « état de nature ». Mais comment expliquer alors que tous les hommes, loin s'en faut, ne soient pas violents ou agressifs ? La deuxième explication nuance et minimise les chiffres : la violence masculine serait surtout le fait de cultures étrangères. L'émancipation des femmes européennes et nord-américaines serait l'exemple d'une évolution historique conduisant à l'égalité hommes/femmes. Mais alors la testostérone n'aurait aucune influence ? La culture suffirait ? La troisième explication opère une contre-attaque : n'est-il pas imprudent de faire un usage statistique de la variable sexe ? Victimer les femmes n'a-t-il pas des effets pervers ? Ne risque-t-on pas de « castrer » les hommes, de les empêcher d'être eux-mêmes ? N'est-ce pas aux femmes de faire l'effort

---

<sup>1</sup> **Sylvie Ayrat** est professeure agrégée, docteure en Sciences de l'Éducation, membre de l'Observatoire International de la Violence à l'École (Université Bordeaux Segalen), Prix *Le Monde* de la recherche universitaire 2010 pour son ouvrage « *La fabrique des garçons, sanction et genre au collège* », PUF.

**Yves Raibaud** est géographe, maître de conférences HDR à l'Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne, membre du laboratoire ADES du CNRS. Ses recherches portent sur le genre et les loisirs des jeunes.

de s'intégrer dans la vie sociale, le travail, le sport, la politique ?

Ainsi, dans les milieux professionnels où s'est déroulée cette enquête, de nombreuses personnes en arrivent-elles à relativiser ou nier la prédominance des violences masculines pour ne pas acter une asymétrie factuelle que tous les relevés empiriques confirment. Cela leur permet sans doute d'éviter le piège qui ferait de la violence un phénomène consubstantiel de la « masculinité » mais participe à secondariser la variable sexe. Comment peut-on étudier la violence sociale en ignorant qu'elle est d'abord un fait masculin ? Quels enjeux recouvrent cette occultation ?

Ayral S., Raibaud Y., (2010) Le genre, variable centrale de la violence sociale ? in A.Ndiaye et D. Ferrand-Bechmann , *Violences et société, regards sociologiques*, Desclée de Brouwers, Paris, p.233-250

Ayral S., Raibaud Y., (2009) Les garçons, la mixité et l'animation, *Agora Débats Jeunesse* n°51, septembre 2009, p. 43 à 58